

Recherches sociographiques



Marcel FOURNIER, *Entretiens avec Danis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie*

Patrice Corriveau

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, P. (2000). Compte rendu de [Marcel FOURNIER, *Entretiens avec Danis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 190–192. <https://doi.org/10.7202/057363ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2000

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Marcel FOURNIER, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie*, Montréal, Liber, 1998, 228 p.

Dans ses *Entretiens avec Denis Szabo*, Marcel Fournier présente la biographie du père fondateur de l'enseignement criminologique au Québec. Par l'entremise de l'entrevue, l'auteur fait connaître un personnage important dans le milieu criminologique québécois et canadien. Nous y découvrons, entre autres, comment le professeur Szabo a réussi à doter cette discipline d'une autonomie institutionnelle et scientifique au Québec. L'ouvrage renseigne également sur certains fondements de la criminologie en tant que nouvelle discipline des sciences sociales de même que sur le rôle du criminologue dans la société contemporaine québécoise.

Fournier divise sa discussion avec Szabo en quatre parties. La première, « Du sabre au livre », traite du passé de ce réfugié politique. Szabo présente sa famille, sa vie de jeune Hongrois, sa formation militaire, sa situation durant la Deuxième Guerre mondiale, sa fuite du régime communiste en 1949, sa formation universitaire, de Louvain en Belgique jusqu'à Paris, l'évolution de son cheminement intellectuel qui l'a conduit de la sociologie à l'étude des phénomènes criminologiques, de ceux qui l'ont influencé intellectuellement tout au long de sa vie (de SZALAI son professeur hongrois jusqu'à SAUVY son directeur de thèse en passant par PARETO, FRIEDMANN et beaucoup d'autres) jusqu'à son arrivée à Montréal en 1958. De son expérience traumatisante de la Deuxième guerre mondiale, il tira une leçon philosophique et idéologique, à savoir que « l'open society de Karl Popper, respectueux des droits de l'homme, [...] est devenu pour moi une idéologie à la fois pragmatique (flexible, adaptable aux circonstances, acceptant le principe du moindre mal), mais aussi dogmatique, ne cédant jamais sur les principes » (p. 42). Il avance que PARETO l'a mis en garde contre le caractère fallacieux des idéologies et des crises épistémologiques perpétuelles. À cet égard, la sociologie sera pour lui, « ce que les gens qui se disent sociologues font ; laissons le reste tranquille parce qu'on ne se mettra jamais d'accord » (p. 60). Cet érudit, qui se décrit lui-même comme un positiviste, prêche pour une sociologie « utile » à la société, une sociologie qui nécessairement serait empirique. Quant au cheminement professionnel qui le conduisit à Montréal, Szabo raconte sa rencontre fortuite avec Norbert Lacoste en Belgique et son arrivée au Québec.

La deuxième partie du livre, « La structuration de la discipline », traite de l'arrivée du professeur Szabo à Montréal, de sa vision de la discipline criminologique et des processus qui permirent sa réalisation institutionnelle. L'ouvrage présente donc l'évolution de la criminologie en tant que discipline universitaire au Québec. L'ascension de cette nouvelle discipline fut quasi immédiate, car une chance historique s'est présentée : celle des commissions d'enquêtes visant à moderniser l'appareil de justice pénale et à lutter plus efficacement contre le crime et les criminels. En effet, le professeur Szabo est devenu un conseiller scientifique important auprès de ces commissions d'enquêtes, ce qui a considérablement augmenté la visibilité et la crédibilité de la criminologie dans l'univers social canadien. C'est ainsi qu'a pris naissance le département de criminologie de l'Université de Montréal – un centre de formation à la fois professionnel et scien-

tifique – par la suite transformé en École de criminologie. De plus, pour s'assurer le développement continu de la criminologie de même qu'une visibilité mondiale, le Centre international de criminologie comparée (CICC) fut créé en 1969.

La troisième partie de l'ouvrage, « La criminologie et son objet », traite plus particulièrement des questions concernant la conception du crime, du châtement et de la criminologie en général telle que les perçoit Denis Szabo, pour qui la « vraie » criminologie doit être professionnelle, axée vers les sciences sociales appliquées. Aussi, le criminologue est-il défini comme un intervenant stratégique au niveau du crime, du criminel, de la victime et des autres acteurs de la justice pénale. Szabo est très sévère à l'égard de ce que plusieurs nomment la « criminologie critique », celle qui s'attarde à dénoncer les inadaptations, les failles du système. « Pour certains d'entre eux, [...] rien n'est réel, tout est construit et déconstruit au gré des acteurs-marionnettes » (p. 141). Ces criminologues ont, selon lui, mis en cause les fondements mêmes de la criminologie en s'attaquant au critère de normativité et en « décrédibilisant » les sciences sociales comme science empirique. Pour Szabo, Michel FOUCAULT, avec *Surveiller et punir*, aura servi de watershed à cette criminologie. Il explique alors sa position mitigée devant les conclusions de Foucault qu'il décrit comme l'un des plus brillants professeurs d'erreurs. D'ailleurs, à cet égard, certains propos de Foucault, notamment quand Szabo commente les pratiques sexuelles de Foucault. Pour nous, cela n'amène rien de pertinent quant à la compréhension de la criminologie et ses fondements.

Szabo met en garde contre le radicalisme en recherche. Il démontre bien que le concept de crime appelle des nuances (ex. la consommation de drogues) et qu'il faut dès lors réévaluer certaines solutions sur la base de l'expérimentation. Il rappelle son intérêt pour le terrorisme au début des années 1970, et sa théorie concernant le lien entre le terrorisme, les trafiquants de drogue et la pègre. Il livre également son point de vue sur la peine de mort, son penchant pour l'abolitionnisme et sa vision du châtement carcéral, de la réhabilitation du « criminel » et de la prévention. C'est en effet sur le plan de la prévention (éducation, famille, enfance) et de l'intégrité au niveau de la police et du système de justice pénale que réside pour lui la solution en matière de criminalité.

Dans la dernière partie du livre, « Le criminologue et sa société », Fournier questionne Szabo sur sa perception de la société québécoise et du débat politique qui l'habite. Dans ce chapitre, nous découvrons un homme marqué par son passé tragique et son inquiétude devant la ferveur nationaliste. Il met d'ailleurs en garde contre le fanatisme en faisant des parallèles entre la situation du Québec et celle de sa Hongrie natale. Il terminera en présentant sa vision de l'université de demain et l'avenir de la francophonie nord-américaine.

Entretiens avec Denis Szabo livre la vision, les préoccupations, les réussites et les échecs d'un homme considéré comme l'initiateur de l'enseignement universitaire de la criminologie au Québec. Ce livre intéressera donc particulièrement les amateurs de biographie et les criminologues désireux de connaître les perceptions d'un acteur

important du développement de leur discipline sur la scène universitaire québécoise et canadienne.

Patrice CORRIVEAU

Laurent LAPLANTE, *La personne immédiate*, Montréal, L'Hexagone, 1998, 266 p.

Journaliste chevronné et communicateur recherché, essayiste à la plume alerte et à la pensée incisive, Laurent Laplante est aussi sociographe à ses heures. « Ne pas blâmer mais constater » (p. 69) se donne-t-il comme projet dans l'ouvrage *La personne immédiate*. Mais même s'il entend s'en tenir à l'examen de faits pour exposer sa thèse, il ne peut retenir le moraliste qui sommeille en lui et qui s'indigne devant ce qu'il est en train d'analyser. Les véritables moralistes sont rares dans la tradition intellectuelle québécoise, aussi faut-il recommander la lecture de cet ouvrage non seulement à ceux et celles qui veulent en savoir plus sur leur société, mais aussi à ceux qui s'interrogent sur le sens à donner aux faits rapportés.

Quelle est la ligne directrice de l'ouvrage, l'argument principal ? L'auteur diagnostique une myopie généralisée et une priorité à l'immédiat qu'il observe dans trois cercles : celui formé des citoyens ordinaires, celui des décideurs politiques et des gens d'affaires, et enfin celui des intellectuels québécois qui lui semblent tous souffrir du même « mal de l'intelligence » pour reprendre le mot de TOCQUEVILLE que cite l'auteur. Pour Laplante, l'individu ne se pense plus comme responsable de son destin, il a renoncé à son autonomie. Il se pose en victime : si le fumeur est atteint de cancer, c'est la faute aux compagnies qui fabriquent des cigarettes et qui ont omis de l'informer des méfaits du tabac. Le sens critique sur ce qui arrive fait défaut et l'individu se conduit en docile consommateur, d'abord préoccupé par ce qui arrive ici et maintenant, d'où le label de *personne immédiate* qui donne son titre au livre. Ce manque de lucidité et de recul, cet aveuglement est un mal répandu chez les individus ordinaires enfoncés dans le confort et l'indifférence d'une société de consommation elle-même surprotégée par l'omniprésence de l'État qui veille à tout – la *nounou gouvernementale* comme il l'appelle – mais c'est aussi un mal qui a atteint les décideurs et ceux qui ont pour métier de penser, entend montrer l'auteur. Que la myopie ait ainsi gagné les deux cercles qui en principe devraient faire preuve de lucidité, voilà qui indigné le moraliste.

Laplante entend procéder par accumulation d'exemples pour arriver à convaincre son lecteur du bien-fondé de son analyse et il se révèle bon sociographe dans sa démarche d'observateur critique. En fait il livre ce que le savant appellerait des études de cas pour illustrer ce mal de l'intelligence qui frappe bien tous les milieux. Les parents qui se rangent du côté de leurs enfants fautifs à l'école ou l'auditeur de téléthon « qui endosse aveuglément des formules philanthropiques qui méritent pourtant un examen critique » (p. 64) sont des personnes immédiates. Dans le deuxième cercle, le livre, le cinéma, les nouvelles sont aussi traités comme des